

ENTRE DEUX MONDES

Il n'avait pas 3 ans quand ils avaient quitté la France pour s'établir au Maroc. De ce premier voyage il ne savait pas dire s'il en avait gardé le souvenir ou s'il s'était construit un souvenir d'après cette photo de l'escale à Tanger, retrouvée un jour dans l'album de famille.

Tous les deux ans, ils revenaient en France pour un séjour d'été au cours duquel ils retrouvaient cousins, oncles et tantes, les lieux où ils avaient grandi. Il aimait le Maroc, « mon pays de cœur » dirait-il plus tard, il aimait la France « le pays de mes racines ». Entre ces deux pays, il y avait cette immense étendue d'un bleu profond, la mer creusée par la houle, chahutée par le vent, et au-dessus, l'azur léger du ciel qui semblait comme bercé par le lent mouvement de balancier de l'horizon, entre deux mondes.

...

Le remorqueur s'approche du flan du navire. Depuis le pont avant, les marins envoient les filins auxquels sont amarrés ces énormes câbles de remorquage qu'on ne peut haler à main nue tant ils sont lourds. Bientôt sur l'autre bord on largue les haussières qui maintiennent le navire à quai. Alors, dans le vacarme soudain des moteurs poussés à plein régime, des masses d'eau bouillonnent sur l'arrière du remorqueur qui recule très lentement tandis qu'avec une sorte de légèreté hautaine la masse du navire décolle du quai par l'avant, frôle à quelques mètres seulement l'arrière de son voisin resté à l'amarrage. Un deuxième remorqueur vient dégager la poupe. Le navire glisse enfin sur l'eau, se laisse docilement mener ; c'est à peine si à bord, venant des cales, on entend le sourd ronronnement de ses turbines tournant au ralenti.

Accoudé au bastingage, il n'a rien perdu de la manœuvre. A la sortie du bassin le bâtiment amorce le large virage en direction de la passe. Dans ce lent mouvement, il a l'impression vertigineuse que ce n'est pas le navire, mais les grues de chargement, les hangars, les cargos à l'amarre, et comme une grande fresque en toile de fond, le long amas serré des immeubles et des maisons de la ville blanche, qui, tel un décor monumental, tournent en sens inverse, comme fixés sur un immense plateau circulaire dont il occuperait, lui, le centre.

Maintenant c'est le rempart de la grande jetée qui file sous ses yeux. Par moments, une formidable gerbe d'embruns jaillit de derrière la muraille, éclate et retombe sur le môle dans un bruit de cascade. Quand les remorqueurs larguent les amarres, le navire presque silencieux poursuit sa route sur son aire, majestueux, comme à la parade. En guise de salut et de remerciement il lance alors un long, puissant et profond coup de sirène. C'est comme un mugissement qui remplit l'atmosphère. Dans le silence revenu on entend alors, très nets, venant de la dunette, les ordres brefs, laconiques, lancés par le Commandant de bord. A son tour le navire pousse ses moteurs. Sous la surface de l'eau, les deux hélices géantes accélèrent peu à peu leur brassage et rejettent alors des remous dont le navire semble se débarrasser tandis

qu'il prend la direction du large. Passée la ligne des feux de la passe, il reste pour quelques encablures encore protégé par le môle avant d'être comme absorbé par la profondeur de la houle. Tout s'est déroulé comme un spectacle grandiose, un carrousel qu'il a suivi sans en perdre un détail, émerveillé, fasciné.

Ils ont maintenant laissé loin derrière eux, battue par la forte houle, les trois kilomètres de la monumentale jetée Delure qui protège le port de Casablanca.

Le mal de cœur, la nausée de l'embarquement, ont disparu. Le paquebot a pris de la vitesse, bientôt la côte n'est plus, flottant au-dessus de l'horizon, qu'une ligne à peine visible qui s'estompe et se confond peu à peu avec la brume lointaine. Appuyé au bastingage, il regarde. La mer a pris à perte de vue sa couleur bleu sombre, elle devient immense, la houle se creuse avec le large, enfle et se creuse à nouveau, dans un mouvement d'ample respiration. Sous l'effet de la brise qui fraîchit, la surface forme un écheveau serré, mouvant, insaisissable, de vagues qui se croisent, se mêlent et s'entrechoquent à l'infini, parcourues de risées frémissantes qui renvoient des gerbes étincelantes de soleil. Parfois ils ont la chance de voir un banc de dauphins les accompagner, une fois même, de loin, c'est un cachalot qui salue leur passage en soufflant une gerbe d'eau.

Par la coursive, titubant sous l'effet du roulis, il a gagné l'avant du navire, au pied du grand mur blanc éblouissant dominé par la dunette. Tout là-haut, de derrière une vitre du poste de pilotage il aperçoit un officier, jumelles sur les yeux, qui scrute l'horizon. Il contourne l'écouille, le mat de charge, les coffres à haussières et ces grandes bouches à air qui lui font penser à un ballet de religieuses immobiles.

C'est à l'avant, tout au bout du gaillard d'avant qu'il veut être.

Il se cale au creux de cette sorte de bec que forme le bastingage au sommet de l'étrave qui l'enserme jusqu'aux aisselles ; les bras repliés en appui sur le plat-bord, il fait corps avec la masse du navire, le vent lui frappe le visage, lui coupe le souffle, emmêle ses cheveux ébouriffés. Il se sent alors porté par le lent et le puissant mouvement qui tour à tour, l'écrase contre le pont, le soulève, hésite, et soudain se dérobe à ses pieds lui laissant cette extraordinaire sensation de légèreté et d'envol. C'est un jeu. Devant lui l'horizon descend, monte et redescend dans un long bercement où se répondent le bleu léger du ciel et le bleu profond de la mer.

Il se penche, fasciné : aplomb vertigineux de l'étrave qui plonge dans la vague, se soulève et déverse dans le creux de la houle des cataractes d'eau qui ruissellent de la coque et retombent en crépitant comme un feu d'artifice. Et comme un bruit de fond, le long chuintement que fait la mer glissant le long de la coque. La vague qui se forme, fine d'abord, grossit et se brise dans une mousse d'écume blanche, qui s'étale, se disperse et trace un large sillage qui s'évanouit au loin.

Il est assommé, étourdi, ivre d'espace de lumière et de vent...

Quand il revient vers le pont, il n'entend plus que le ronflement sourd des machines, le chahut des vagues et le sifflement du vent qui remplissent l'atmosphère; les autres bruits à peine éclos sont emportés par le vent ; ils lui parviennent à la fois clairs et lointains, comme de brefs éclats sonores absorbés par une ouate invisible : un mot, le rire d'un enfant, bribes éparses d'une conversation, claquement d'un pavillon, cri d'une mouette attardée, ordre bref à travers le haut-parleur, lancé de là-haut, de derrière les vitres de la dunette, par l'officier de quart...

Ces allers et retours à bord du paquebot, c'était « le voyage », le lien, le passage, une transition hors du temps, le temps de quitter se défaire de l'un, faire place à l'attente de l'autre, le temps de perdre, d'espérer et de retrouver.

...

Il avait 7 ans quand il perdit sa mère. Elle fut enterrée à Casablanca, face à l'océan, au cimetière d'El Hank à proximité des récifs et du Phare.

Quelques années plus tard, ils ont dû quitter le Maroc. La maison était presque vide, il n'y restait plus que le nécessaire, une sorte de campement avant le départ. Les meubles étaient déjà partis quelques jours auparavant. Chacun des enfants n'avait pu garder que quelques jouets qui lui étaient précieux. Lui-même, dans son sac à dos, n'emportait que quelques objets désuets, un petit tracteur orange et un soldat de plomb, garde républicain à cheval, en tenue d'apparat, premier cadeau de son parrain, jeune officier spahi ; émerveillé il l'avait vu quelques années auparavant défilier à cheval, lui aussi en tenue d'apparat.

Ses grands-parents étaient là au départ, ils les avaient embrassés une dernière fois, la voiture avait démarré, on s'était fait des petits signes d'adieu triste, on ne savait pas si on les reverrait un jour. Sous leurs yeux défilaient les rues qui leur étaient familières, une haie de bougainvillier, sur la place un palmier solitaire dressé tout droit vers le ciel, lieux de souvenirs que chacun dans son silence tâchait de retenir comme on retient un objet qui vous échappe. Ce dernier voyage, ils le firent en voiture.

Ce n'était plus un lien, c'était comme un dépouillement.

Sortis de la ville ils prirent la route de Rabat. On était en Avril. Les pluies d'hiver passées la terre était encore humide mais déjà il faisait chaud. C'était la plus belle saison, celle d'un printemps éphémère, très court, quand la terre se couvrait d'un tapis multicolore de verdure courte, dense, semée d'une multitude de minuscules fleurs sauvages, blanches, jaune d'or, oranges. C'était comme un cadeau d'adieu que leur offrait cette terre dont ils ne savaient pas encore combien elle les avait faits siennes. Personne ne disait mot, chacun s'était retranché dans ce qui déjà devenait un souvenir, un regret.

Ils allaient embarquer à bord du ferry, traverser le détroit de Gibraltar, lointain souvenir de l'aller 11 ans plus tôt et impression que la côte perdue voulait les retenir. C'est à peine s'il vit la mer, le temps de passer le détroit. Sans transition elle les séparait désormais de leur enfance. Ils allaient en France, mais cette fois c'était une longue route, un long voyage inconfortable et sans retour. Derrière eux ils laissaient, le cimetière d'El Hank. Ce n'était pas un voyage, c'était un exil.

...

En France il découvrit qu'il avait pris cet accent d'Afrique du nord qui faisait de lui un étranger dans son propre pays de naissance. On se moquait. Il eut le sentiment de devoir renoncer, s'adapter, se faire accepter, mais bientôt, mentalement, il entendrait en boucle la guitare et le trémolo d'une voix à l'accent familial, « j'ai tout laissé là-bas ».

Quelques années plus tard, son passé longtemps enfoui ne l'avait pas quitté, il fit un choix de vie qui le conduirait à traverser à nouveau la mer, retrouver l'autre berge de la Méditerranée. Il s'inscrivit aux « Langues O », l'Institut des Langues Orientales, il voulait apprendre l'arabe. De la rue de « Casa », il avait gardé la phonétique, et là où ses compagnons d'études s'épuisaient en vain à prononcer des consonnes gutturales il passait sans difficulté. Il découvrit le plaisir de tracer les lettres et les mots dans cette écriture tellement déliée qui se prêtait si bien à la calligraphie, depuis la plus dépouillée, la plus ancienne, le

« Koufique » gravé dans la pierre sur les murs de la mosquée de Monastir, jusqu'aux arabesques plus tardives si emmêlées et compliquées qu'elles en devenaient presque illisibles ; il s'émerveilla de l'efflorescence en buisson, selon des formes grammaticales codées, du sens des mots charpentés comme un pied de vigne autour de racines trilitères ; Il s'immergea dans le phrasé qui gardait si présentes les traces de la langue orale, sa syntaxe inclusive, à la manière des poupées Russes - la proposition s'emboitant dans la proposition, l'histoire s'emboitant dans l'histoire - qui se prête si bien au conte comme on le voit dans les contes des « Mille et Une Nuits. »

...

Il obtint de faire des séjours prolongés en Kabylie, en Tunisie mais aussi en Syrie où il n'aurait que l'arabe pour se faire comprendre.

Il reprit alors ce mouvement alterné qui lui était familier, passerelle entre ces deux mondes qui l'habitaient, il retrouverait ce balancement du navire, cette même sensation d'une côte familière qui s'évanouit, et l'attente de cette ligne ténue, à peine visible, pleine de promesses de parfums et de bourdonnements familiers, « el hess m'ta° l°arabes », « le bruissement des arabes », lui avait dit un jour un tunisien revenant lui-même dans son pays.

Partout autour de la Méditerranée il découvrirait dans le paysage les marques anciennes encore visibles de ces rencontres entre les deux berges de la Méditerranée, Tîpaza, Carthage, Baalbek. Il visiterait aussi cette très longue histoire d'attirance et de fascination réciproque faite d'antagonismes religieux, de luttes, de conquêtes et reconquêtes, d'annexions et de colonisations qui hante encore aujourd'hui les relations si souvent tumultueuses entre ces deux mondes. Cette découverte, il la nourrirait de lectures à la recherche d'une harmonie retrouvée.

A Cordoue, il avait goûté la fraîcheur de cette forêt de colonnes qui soutiennent les voutes de la grande mosquée convertie en cathédrale à la suite de la Reconquista par les rois catholiques. Il avait été frappé par le contraste étonnant, dysharmonique, que présentait l'intérieur de l'édifice : dépouillement de l'immense salle de prière datant des Omeyyades il y a plus d'un millénaire et style flamboyant, chargé, presque tapageur, de la cathédrale construite à l'intérieur, quelques siècles plus tard. A l'autre extrémité de la Méditerranée, il découvrirait le métissage plus harmonieux de la grande mosquée de Damas, contemporaine ou presque de celle de Cordoue, bâtie sur les restes d'une ancienne basilique byzantine dont elle avait gardé les mosaïques chrétiennes, basilique elle-même assise sur les restes d'un ancien temple romain. D'un côté comme de l'autre, en dépit des conflits de pouvoirs et de religions qui les opposaient il verrait ainsi se tisser comme un lien indissoluble entre ces deux mondes pétris de philosophie grecque et de tradition biblique comme il le comprendrait mieux au fil de ses études.

En Syrie il poursuivrait son voyage assez longtemps pour parcourir le nord puis tirer vers l'Est du pays jusqu'aux rives de l'Euphrate. Les voyages se faisaient tantôt en bus surchargés, tantôt en taxi-route qu'il fallait trouver au milieu d'une place encombrée de voitures garées sans ordre, à la diable. Aucun panneau pour se repérer au milieu de ce capharnaüm, rien n'indiquait les destinations ; il fallait chercher, et au milieu de ce qui semblait un chahut général, il fallait se perdre, demander, se faire comprendre et comprendre la réponse. Et quand enfin on avait trouvé un chauffeur, il fallait encore attendre une, deux, parfois trois heures, le temps que les sept places de voyageurs soient pourvues. Le voyage était avant tout affaire de patience ! Mais une fois parti, c'était sans escale jusqu'à destination. Lui, il voulait faire escale à Hama et Alep avant de pousser jusqu'à l'Euphrate, il lui faudrait donc épouser ce rythme atypique, cette heureuse incertitude qu'est la patience : « Allahou ma°a es-sâbiroun » dit à juste titre un proverbe

arabe : « Dieu est avec ceux qui ont la patience ». Il se coulait ainsi dans un lent processus d'acculturation qui ne le quitta jamais totalement par la suite.

A Hama, il découvrirait ces immenses norias de l'époque romaine qui dépassent parfois 10 mètres de haut, conservées intactes, entretenues et pour certaines, toujours en service ; dans leur lente rotation, munies de gobelets en bois, elles vont cueillir l'eau de l'Oronte, puis, débordants comme une pluie d'averse elle les élèvent jusqu'au sommet de leur course ; Les gobelets butent alors sur un taquet et basculent dans le réseau de seguia qui irrigue les terres arables de part et d'autre du fleuve. Autour, c'est une oasis de verdure, un patchwork de carrés potagers aux couleurs vives protégés par une forêt d'orangers, figuiers, amandiers, abricotiers qui les couvrent de leur ombre et préserve une agréable fraîcheur : « El Djenna », les jardins du paradis.

Alep, la cité médiévale enserrée dans ses remparts presque circulaires plantés au sommet d'un vertigineux parapet lui fit mesurer l'âpreté de ces deux siècles d'affrontements entre deux peuples de ferveurs irréductibles dans leur adhésion au Dieu Unique : le choc violent des croisades, les alliances et contre-alliances, les compromis, la porosité et l'osmose parfois...

...

Dans leur dos, le soleil, grosse boule orange, tirait doucement vers le pourpre, le ciel sans nuage virait peu à peu du bleu au violet à mesure que le soleil s'approchait de l'horizon. L'un des passagers du taxi, couvrant le bruit du moteur, modulait une étrange et envoûtante mélodie qui pénétrait le silence de l'âme. La route de Palmyre était toute droite ; c'est à peine si par moments elle disparaissait dans une légère dépression du terrain ; elle semblait devoir se dérouler à l'infini, parallèle à une ligne de collines désertes toutes en dégradés de lumière et d'ombre qui semblaient s'apprêter pour la nuit, passant insensiblement de l'ocre à la terre de Sienna avant de n'être plus qu'une sombre ondulation courant sur la ligne d'horizon. Le taxi s'arrêta, les hommes descendirent et s'alignèrent en travers de la route, face au levant pour la °Isha', la prière du crépuscule. Il se tint à l'écart, respectueux et sensible à la sérénité du moment. C'est à la nuit tombée, sous la voûte d'un ciel peuplé d'une myriade d'étoiles, qu'ils atteignirent l'oasis de Palmyre.

...

Dans les ruelles de la kasba d'Alger il retrouva avec jubilation, toujours « vivant », le sabir, ce langage pittoresque mélange de français et d'arabe, non exempt de malédictions et jurons obscènes. A l'issue d'une session d'alphabétisation pour laquelle il s'était porté volontaire avec un ami, un élève les invita à passer le soir dans son village de Grande Kabylie perché au sommet d'une montagne des contreforts du Djurdjura. L'incontournable taxi-route les conduisit jusqu'à Tizi Ouzou, le chef-lieu planté au fond de la vallée. Chargés comme des mulets, sous un soleil de plomb, il leur fallut grimper à pieds jusqu'au village par une piste de bourricots raide, sans un arbre. A mi-chemin, après deux heures de marches ils trouvèrent un gros buisson solitaire sur le bas-côté et y jetèrent leurs sacs. « Hé tant pis ! On verra bien ! ». Là-haut leur hôte les avait vus de loin. Il les installa sous la fraîcheur réparatrice et reposante d'un large figuier et leur servit bientôt un thé à la menthe, brûlant. Le service du thé est un rituel d'accueil. On le prépare devant vous. Il faut apprendre à tenir son verre pour ne pas se brûler. Paradoxe, c'est une boisson désaltérante et reposante quand on sait l'aspirer bruyamment entre ses lèvres serrées.

...

C'est au cours de ce voyage aussi qu'il découvrit, phénomène nouveau pour lui, les auteurs algériens de langue française. Il en garda un livre attachant, « Jours de Kabylie », illustré par Charles Brouty, français, ami de l'auteur Mouloud Ferraoun : une très belle et émouvante évocation de son village perché, comme tant d'autres en Kabylie, au sommet d'une de ces montagnes couvertes d'oliviers et de chênes-lièges, villages-refuges qui rappellent certains villages des montagnes cévenoles. Il nous livre de courts récits qui disent avec une tendre ironie l'accueil tranquille que lui réservent ces lieux familiers, les ruelles, la « djamaa » place bordées de « doukkanes », ces banc de pierre où se retrouvent les hommes après la journée de travail, lieu de convivialité, de débats, de transmission, de règlement des conflits et rivalités. Et à chaque page le trait rapide et souple de Charles Brouty nous en donne l'image vivante et chaleureuse. Belle rencontre entre ces deux hommes, l'écrivain et le dessinateur, l'un qui s'approprie si bien la langue de l'autre, l'autre qui d'un trait rend si bien la beauté et la vie simple du village du premier. Amitié porteuse d'espoir, image brisée quand l'auteur, partisan de l'indépendance de son pays fut assassiné.

Plus tard, il retiendra le regard porté par Amin Maalouf, écrivain libanais, chrétien celui-là, sur ces deux mondes antagonistes et pour autant indissociables. Deux figures historiques se détachent de ses romans qui nous renvoient à l'image de tous ces contemporains, migrants et esprits apatrides :

« Samarkand¹ » d'abord, un nom qui fait rêver, ville du bout de cet autre monde, ville du mathématicien de renom et poète irrévérencieux, Omar Khayyam, qui brave les interdits, esprit libres, rebelle et buveur, proche par sa liberté de pensée, son goût de la vie et son savoir universel, qui appartient à tous les hommes sans devoir s'imposer « bi s-sif », littéralement « par le sabre » d'une guerre aussi sainte soit-elle.

« Léon l'Africain² » ensuite, de son vrai nom, Hassan el Ouazzan. C'est à l'autre extrémité de la Méditerranée que commence l'histoire romanesque de cet enfant exilé, chassé de l'Andalousie par la Reconquista. Musulman il doit fuir avec sa famille qui se fixe un temps au Maghreb. Adulte lettré, il étudie le droit et le Coran à la prestigieuse université de Fès, la Qaraouine. Grand voyageur, errant à travers le monde musulman, il trouve refuge et appui en prêtant son savoir et ses services aux monarques des principautés et royaumes d'Afrique du nord. Ambassadeur il est capturé en mer par des corsaires siciliens, vendu comme esclave puis livré au service de la papauté qui le prend sous son ombre et finit par lui offrir le chapeau et la dignité de cardinal. Etonnant destin qui se joue de la présomption de ceux, d'ici et de là, qui se combattent au nom de « La Révélation Divine ».

...

C'est l'heure de la pause, il rejoint ses collègues, ils sont autour de la machine à café. Ils parlent à bâton rompu du repas de fin d'année : « qui apportera quoi ? »

Delphine, grand sourire avenant, se tourne vers Mabrouka, « beurette » au regard vif et pétillant d'intelligence et de malice, fraîchement venue de Grenoble s'installer en Région Parisienne :

Delphine : « -Tu pourrais nous préparer un plat de ton Pays ! »

Mabrouka « - Oui ! Des tartiflettes par exemple ! »

Eclat de rire général. L'espoir est là !

¹ « Samarkand » - Poche

² « Léon l'Africain » - Poche

Il a eu ce jour-là une intéressante conversation avec sa collègue, marocaine : « berbère du Maroc, vous savez, du Rif, cette montagne qui barre le nord du pays et qui sépare... » elle ne finit pas sa phrase, pudeur vis-à-vis du petit fils d'un ancien colon ? Peu importe ce que sépare cette montagne, et peu importe que le nord fut sous domination espagnole et le sud sous protectorat français. Il pense, lui, à la révolte d'Abdelkrim, elle y pense peut-être aussi et peut-être y puise-t-elle sa fierté, sans arrogance, plutôt une tranquille assurance ou confiance en soi.

Elle continue : « Aussi loin que je remonte dans mes parents, grands-parents et plus, nous sommes de ce pays »... Un silence... « Non, mes parents ont dû émigrer en Algérie, l'Algérie était encore française et j'y suis née. Aujourd'hui, ma famille est un peu partout, en France, en Espagne, au Maroc, en Algérie. » « C'est pratique pour voyager » dit sa collègue Delphine avec son délicieux accent de Tarbes.

Et il repense, en l'écoutant, à Amin Maalouf, à sa famille dispersée aux quatre coins du monde, nomades dont le seul lien reste le nom.

Se tournant alors vers lui : « Et vous, d'où êtes-vous ? » lui demande Delphine.

Et comme chaque fois en pareil cas, il ne sait pas dire d'où il est, alors comme Flambeau³ il récite : « né de papa Tourangeau et de maman Loraine, Bourguignon par migration et souvenirs d'adolescent, marocain par toute mon enfance et ... une brève hésitation ... - il pense « *et par les tombes chrétiennes en terre d'Islam de ma mère et de ma grand-mère* » ... se reprend – « On dit *langue maternelle*, langue transmise par la mère... D'où je suis ? ... Émigré de la terre maternelle...

Il est maintenant dans son bureau. Il travaille. Ou il croit travailler. Une chose est sûre, il est très occupé, voire débordé. La psychologue passe devant la porte, ouverte. Elle lui dit comme chaque fois, quand elle part : « Au revoir, à mardi », ou « Au revoir, à jeudi »... il lève la tête, répond : « Au revoir... Heu... », il ne peut pas lui répondre « A mardi » ou « A jeudi », sauf à répéter ce qu'elle vient de lui dire, comme en écho, ce n'est pas une réponse ; lui, il ne sait pas « à quand », il hésite, sa réponse, la sienne, est dans cette hésitation, cette ignorance, parce qu'il ne sait pas s'il sera là mardi, qu'est-ce qu'il fait d'ailleurs, ce jour-là ? Réunion, rendez-vous à l'extérieur ? Avec qui ? Congé ? Il ne sait pas ! Et même s'il le sait, au moment où elle lui dit : « A mardi », il ne sait pas, il ne sait plus. Sans doute sait-elle tout cela et aussi qu'il est important de lui dire : « A mardi ».

Il revoit, comme la première fois à Rome, la Piéta de Michel-Ange, la figure de marbre de la mère qui tient dans ses bras son fils, mort. Ce jour-là, il y a déjà très longtemps, il était resté comme figé devant la statue. Cet « Au revoir, à mardi » le rattache, un peu, à la vie, le détache, un peu, de cet autre moment arrêté un jour plus lointain encore de janvier 50, à Casablanca, quand on lui a dit : « Embrasse-la ». Elle était, pour la dernière fois, dans son lit, allongée, le buste relevé par des oreillers, elle avait le teint blanc presque gris, comme du marbre, les yeux clos, les mains jointes, il ne sait plus, sans doute avait-elle un chapelet emmêlé dans les doigts, on faisait comme ça alors. Il l'a embrassée. Il sent encore sur ses lèvres le contact glacé de ce dernier baiser. Il ne l'a plus revue. Il avait 7 ans.

Entre eux, depuis, il y avait désormais cette mer qu'il avait parcourue pendant des années sans jamais vouloir se retourner.

Mais il lui arrivait après quarante ans, peut-être davantage, de rêver d'elle encore. Elle était revenue. Il lui disait « c'est moi », qu'elle lui avait manqué, il ne lui disait pas combien il avait envie qu'elle le serre dans

³ Cf « L'Aiglon » –Edmond Rostand

ses bras, que ces années avaient été un désert, qu'il ne s'était pas remis de cette absence avec laquelle il avait dû apprendre à vivre.

Mais jamais encore il n'avait voulu retourner au Maroc.

A soixante ans passés, une dernière fois il a traversé la Méditerranée, il a pu retrouver sa tombe, au cimetière d'El Hank au bord de la mer. Passé le portail un peu délabré du cimetière on lui a indiqué, là-bas, à gauche, un petit édifice en parpaings blanchi à la chaux et couvert d'un toit de tôle. Le gardien était là, assis. Il lui a demandé : « ma mère est enterrée ici, est-ce que je peux retrouver sa tombe ? » Le gardien lui a simplement demandé le nom de sa mère et la date de sa mort. Il s'est alors levé et sur une étagère sommaire couverte de poussière il a saisi l'un des registres entassé là sans beaucoup de soin, eux-mêmes couverts de poussière, il l'a ouvert et feuilleté : « Voilà », et il l'a conduit jusqu'à la tombe. Elle était intacte, son nom, gravé simplement, était toujours lisible. La tombe était ornée d'une plante grasse en pot, il ne sait pas qui l'avait posée là, en pleine floraison car c'était le printemps. Il reçut alors le vent de la mer comme une caresse, le lointain bruit des vagues comme un murmure. Il ne ressentit pas d'émotion, seulement un grand calme, trop habitué, peut-être, depuis trop longtemps, à se couvrir de silence. Mais il savait que plus tard, seul, à l'improviste, il serait submergé par la vague.

...